

XXXIII UNIVERSITAT D'ESTIU D'ANDORRA  
DEL 29 D'AGOST A L'1 DE SETEMBRE DEL 2016

Sessió del 29 d'agost del 2016

**PRESENTACIÓ**

**Jean-Paul Marthoz**

Periodista i professor a la Universitat Catòlica de Lovaina.  
Corresponsal per a la Unió Europea del Comitè per a la Protecció dels Periodistes  
(CPJ, Nova York)

Vicepresident del Consell consultiu de la Divisió Europa/Àsia Central  
de Human Rights Watch

**Moderador de la 33a Universitat d'Estiu d'Andorra**

Periodista y profesor en la Universidad Católica de Lovaina.  
Corresponsal para la Unión europea del Comité para la Protección de Periodistas  
(CPJ, Nueva York)

Vicepresidente del Consejo consultivo de la División Europa/Asia Central  
de Human Rights Watch

**Moderador de la 33ª Universitat d'Estiu d'Andorra**

Journaliste et professeur à l'Université Catholique de Louvain.  
Correspondant pour l'Union européenne du Comité pour la protection des journalistes  
(CPJ, New York)

Vice-président du Conseil consultatif de la Division Europe/Asie centrale  
de Human Rights Watch

**Modérateur de la 33<sup>e</sup> Universitat d'Estiu d'Andorra**

**Per citar aquest article / Para citar este artículo / Pour citer cet article :**

MARTHOZ, Jean Paul. «Presentació» [en línia], a: Universitat d'Estiu d'Andorra (33a : 29 d'agost - 1 set., 2016 : Andorra la Vella). *Transformar el nostre món, l'agenda 2030 per al desenvolupament sostenible = Transformar nuestro mundo, la agenda 2030 para el desarrollo sostenible = Transformer notre monde, l'agenda 2030 pour le développement durable*. Andorra: Govern d'Andorra. Ministeri d'Educació i Ensenyament Superior. Universitat d'Estiu d'Andorra, 2018, p.10-16 (978-99920-0-856-0) <<http://www.universitatestiu.ad/UEA2016>>

L'Agenda 2030 pour le développement durable, adopté en 2015 par les États membres des Nations Unies, sera le fil rouge de nos réflexions et de nos interrogations. Je laisserai aux orateurs, et en particulier à Mme Cristina Gallach, secrétaire générale adjointe de l'ONU, et à Monsieur Philippe Douste-Blazy, fondateur d'UNITAID, le soin de les présenter et de les illustrer.

Je voudrais tout simplement, comme journaliste, observateur pressé de l'écume des jours mais aussi, bien plus rarement, détecteur et lanceur d'alerte des vagues de fonds de nos sociétés, proposer quelques observations liminaires.

Transformer le monde ? Le titre de cette 33<sup>ème</sup> édition de l'Université d'Été d'Andorre, même si elle n'en a pas le lyrisme et l'optimisme, résonne comme la fameuse phrase du philosophe **Thomas Paine** à l'aube de l'indépendance de l'Amérique : « Nous avons le pouvoir de refaire le monde ».

Presque personne ne doute qu'il faille transformer le monde. Chaque jour, les actualités nous rappellent ses fractures, ses tumultes, ses injustices, ses indignités : la guerre en Syrie dure depuis 5 ans, autant que la seconde guerre mondiale et rien n'indique que les combats vont s'arrêter ; depuis le début du millénaire, un million deux cent mille personnes ont été assassinées en Amérique latine, victime de la délinquance de droit commun, souvent liée au trafic de drogue, bien plus que le résultat de décennies de dictature militaire ou de guerre civile ; le terrorisme prolifère, de Paris à Bagdad, de Bruxelles à Istanbul ; dans de nombreux pays règnent la dictature et l'arbitraire ; des dizaines de millions de migrants et réfugiés affrontent l'hostilité des États et des populations dites autochtones ; « la violence et la discrimination contre les minorités, comme le soulignait le secrétaire général des Nations Unies, **M. Ban Ki Moon**, est un rappel brutal de la distance qu'il reste à parcourir pour faire respecter les droits humains, prévenir les génocides et défendre notre commune humanité ».

Chaque année aussi, les rapports des organisations internationales, gouvernementales ou non-gouvernementales, nous rappellent l'existence du mal développement, de la précarité, des inégalités, de la faim et de la pauvreté extrême, de la violence contre les femmes et les enfants.

Bien sûr, le monde a changé : une nouvelle géopolitique s'est dessinée avec l'émergence de nouveaux acteurs ; des progrès ont été accomplis : des centaines de millions de personnes sont sorties de la pauvreté au cours des dix

dernières années, mais que signifient ces chiffres en termes de dignité et de liberté humaine ? Selon la Banque mondiale, 700 millions de personnes vivent dans la pauvreté extrême, avec moins de 1,90 dollar par jour. Dans le même temps, les inégalités au sein des sociétés n'ont jamais été aussi grandes, aussi grotesques, comme le dit le Prix Nobel de l'Économie, **Joseph Stiglitz**.

La thématique de cette Université couvre des enjeux essentiels, marqués du sceau de la complexité, car, comme le démontre la diversité et la richesse des prochains exposés, elle couvre une multitude de sous-thématiques (la santé, l'éducation, le changement climatique, la biodiversité, les droits humains) qui s'imbriquent les unes dans les autres, elle engage une multiplicité d'acteurs publics, privés, associatifs, à tous les échelons de pouvoir, aux niveaux local, national et international.

**De prime abord**, les thèmes abordés, comme lors des grandes conférences internationales ou onusiennes, peuvent paraître techniques, technocratiques, réservés aux experts et aux diplomates.

Ils sont au contraire éminemment politiques et nous concernent tous, directement.

Dans cet endroit idyllique des Pyrénées, comme d'ailleurs dans le cocon du « village européen » à Bruxelles, il est tentant de se sentir protégé des tumultes du monde. Mais les thèmes abordés au cours de cette Université nous rappellent d'abord et avant tout l'imbrication du monde et la porosité de ses frontières. Rien de ce qui se passe loin de chez nous ne devrait nous être indifférent car tout est lié. Notre monde vit à l'heure des « proximités distantes », comme le dit le professeur **James Rosenau de l'Université de Princeton (États-Unis)**, décrivant un enchevêtrement, un télescopage de phénomènes contradictoires de fragmentation et de centralisation, d'universalisation et de tribalisation.

Face à cette accélération et à ce tourbillon, le réflexe est sans doute de partir à la recherche de certitudes et de se replier dans ses casemates ethniques et ses bunkers idéologiques. Mais, prévenait Friedrich Nietzsche, « l'incertitude est créatrice, la certitude est mortifère ». Quoiqu'en pensent en effet les nostalgiques d'un passé imaginé, quoi qu'en pense Donald Trump et ses clones (ou plutôt, ses clowns ?), il n'est plus possible de construire des murs et des barrières, sinon celles de la haine, du rejet, de l'apartheid. Mais l'histoire nous

apprend que ce repli illusoire est un visa pour la tragédie, la souffrance et le désastre.

En fait, comme le notait M. **Philippe Douste Blazy** lors d'une récente interview. « Le monde entier est en interdépendance totale, par les déplacements en avion notamment, et l'enjeu de la santé dans les pays pauvres nous concerne tous ». La même remarque sur ce monde GLOCAL s'applique évidemment à l'économie : l'explosion de prêts toxiques dans des banlieues paumées de Detroit ou de Philadelphie ont débouché sur une crise bancaire, financière et économique globale, dont nous ne sommes pas sortis et qui fragilise les stratégies les mieux intentionnées de développement durable. La même remarque s'applique à l'environnement, au réchauffement climatique. Dans une certaine mesure, comme le diront peut-être nos conférenciers de mercredi, l'enneigement des pentes vertigineuses des Pyrénées peut être déterminé par un battement d'aile de papillon en mer de Chine.

**Deuxièmement**, le thème de la conférence impose une certaine ascèse intellectuelle, mais n'est-ce pas l'essence même de l'Université, fût-elle d'été, dont la mission est de faire un pas de côté par rapport au brouhaha médiatique, de prendre de la distance, du champ et du temps pour apporter du sens à un monde qui apparaît de plus en plus déboussolé.

Le thème de cette Université va en effet à contre-courant d'un monde pétri de court-termisme et de simplisme, un monde qui va de plus en plus vite, qui buzze, s'excite et qui très vite se lasse.

La presse, mea culpa MEDIA maxima culpa, a toujours eu du mal à couvrir des événements graduels, parfois imperceptibles, et d'en interpréter l'impact global. Son imprévision face aux mutations du système financier international à partir des années 1980 fait partie de ces grands ratages. Mais cette défaillance touche aussi aux questions de développement, d'environnement, de santé.

J'aimerais rappeler la remarque de l'ancien patron de l'International *Herald Tribune* : Peter Goldmark en août 2000. Appelé à discourir sur la définition des valeurs journalistiques, il évoquait, au grand étonnement de ses collègues camés à l'information express, les défis du journalisme lent, celui qui se met au rythme de la dégradation de l'environnement ou du changement climatique. « Nous savons couvrir les désastres immédiats comme l'explosion de l'avion Concorde, la tragédie du sous-marin Kursk ou l'inondation du

sous-continent indien, mais nous avons du mal à couvrir les désastres lents, comme, par exemple la baisse de la nappe phréatique. Nous n'avons pas beaucoup d'expérience pour couvrir des sujets qui s'étendent sur une ou plusieurs décennies. Mais nous n'avons pas le choix, nous devons développer les techniques qui nous permettront d'embrasser les horizons temporels et les incertitudes de ces changements profonds ».

L'un des enjeux est de faire de ces thématiques des sujets « populaires », dans le sens noble de l'éducation permanente, socle d'une société démocratique effective qui suscite et engage l'intérêt du public au nom de l'intérêt public. La négociation de l'Agenda 2030 a mobilisé des milliers d'associations de par le monde qui se sont battues pour influencer sur les objectifs à définir. Mais il faut aller beaucoup plus loin, plus près des citoyens. C'est l'ambition, sans aucun doute, de cette nouvelle édition de l'Université d'Été d'Andorre.

Comme lors des autres universités d'été, celle-ci suscite inévitablement des réflexions plus profondes que les simples intitulés des conférences. Elle nous interpelle, elle nous interroge : sur les valeurs qui nous inspirent, sur le modèle de société à laquelle nous aspirons, sur les notions essentielles du bien commun et de l'intérêt général, sur notre capacité et notre volonté à penser globalement et solidairement.

« Nous avons un devoir d'espérance », écrivait le philosophe et journaliste Raymond Aron. Or, ce lancement de l'Agenda 2030 intervient à un moment de dégradation générale de la situation dans le monde. L'Agenda parle d'inclusion, de participation, d'émancipation, mais un peu partout, on assiste, au contraire à un rétrécissement de l'espace accordé à la société civile. L'autoritarisme a le vent en poupe, de la Turquie à la Russie, mais aussi dans les vieilles démocraties, aux États-Unis avec le phénomène Trump, en Europe avec l'essor des partis populistes radicaux, dont l'idéologie est radicalement hostile aux visions et valeurs que tente d'exprimer l'Agenda 2030.

De nouveau, ce thème de la transformation du monde nous renvoie à l'équation fondamentale entre la fin et les moyens. « La fin justifie les moyens, mais qu'est-ce qui justifiera la fin », disait Albert Camus.

Un des principaux initiateurs de l'Indice de développement humain qui inspire l'Agenda 2030 apporte une réponse à cette interrogation morale :

« le développement doit être appréhendé comme un processus d'expansion des libertés réelles dont jouissent les individus », écrivait Amartya Sen, ce prix

Nobel de l'Économie qui, dans un très beau livre d'essais, se décrit lui-même comme *The Argumentative Indian*, l'Indien qui aime provoquer la discussion et qui a l'esprit de contradiction.

Je suggère que cette phrase, en raison de son sens mais aussi du caractère de son auteur, éclaire les débats de cette université d'été.

Je vous remercie.